Françoise Giroud

LA NOUVELLE VAGUE

Portraits de la Jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
© *1958, Librairie Gallimard.*

Extrait de la publication

Pour ALAIN D...

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Huit millions de Français ont aujourd'hui entre dix-huit et trente ans.

Chacun d'eux ne représente rien, ou pas grand-chose. Une femme, un homme, « ce miracle sans importance ». Rien. Pourtant, ensemble, ils vont construire ou détruire l'avenir, susciter ou refuser des chefs dignes ou indignes, transformer ou perpétuer la société.

Rien ne se fera sans eux, rien ne se fera contre eux, parce que, ensemble, ils composent la jeunesse. La jeunesse, vous savez ? Celle qu'on nomme « notre belle jeunesse » lorsqu'elle se fait tuer, et « cette jeunesse pourrie » lorsqu'elle tue.

Qui est-elle, cette jeunesse française ? « La société a cela de bon que les âges s'y mêlent et que l'expérience y peut avertir les passions », dit Alain. Mais de quelles passions les jeunes hommes et ces jeunes femmes de la Nouvelle Vague sont-ils animés? Et d'abord ont-ils des passions ou souffrent-ils au contraire d'en être démunis ? Sont-ils engagés ? Dans quoi ? Disponibles ? Pour quoi ?

Pour la première fois en France un sondage d'opinion a été opéré dont les résultats permettent de cerner la physionomie particulière de la jeunesse française contemporaine et de découvrir ses dénominateurs communs.

L'ennui est qu'il suffit d'observer un couple pour savoir qu'en matière humaine un et un ne font pas deux, mais un. Un autre. Huit lâches et deux héros peuvent composer une collectivité héroïque. Un lâche militant de plus, sur

dix, et le comportement collectif du groupe en sera complètement modifié.

Lorsque 85 % des jeunes gens interrogés déclarent que ce qui va bien en France, ce sont les P.T.T., c'est un renseignement. Il ne souffre pas discussion.

Mais lorsque 96 % déclarent que ce qui va mal c'est « la politique », et que 90 % incriminent « le régime », qu'est-ce que cela veut dire ?

Qu'ils ont envie d'en changer ? Sans doute. Qu'ils travailleront à en changer ? Peut-être. Mais peut-être pas.

Les révolutions sont toujours le fait d'une minorité. Et aucun historien, aucun sociologue n'a encore défini l'importance numérique des minorités qui ont abattu les ordres ou les désordres établis pour en instituer de nouveaux.

L'auraient-ils fait qu'une telle évaluation serait sans intérêt, puisque les moyens mécaniques et psychologiques de diffusion des idées, le degré d'instruction et d'information des masses, les armes de propagande et de contre-propagande n'ont plus rien de commun avec celles dont disposèrent les révolutionnaires des temps passés.

Sur ce point essentiel : « Combien y a-t-il de jeunes révolutionnaires en France — de révolutionnaires, non de révoltés — et où sont-ils ? » un sondage d'opinion est vain.

Nous ne savons pas davantage comment s'exerce le poids de ceux qui détiennent le pouvoir, visible ou occulte, et de leurs héritiers, ni combien il faut d'impuissants pour neutraliser les puissants.

Enfin, si l'on souscrit à la théorie selon laquelle l'Histoire a un sens, personne ne peut prévoir dans quelles conditions le trajet s'effectuera. Les bons skieurs et les mauvais descendent les mêmes pentes, atteignent au même but. Ils n'arrivent pas dans le même état ni en empruntant les mêmes bosses et les mêmes trous.

Comment la Nouvelle Vague prend-elle la piste ?... Là, nous sommes mieux renseignés. Et c'est le principal mérite de cette enquête.

Le présent serait plein de tous les avenirs si le passé n'y projetait déjà une histoire. Les ombres du passé sur le présent de la Nouvelle Vague, nous allons pouvoir les recenser. Et d'abord, l'idée qu'elle se fait du Bonheur, de l'Amour, de la Liberté, du Patriotisme, de l'Argent, du Prix

Extrait de la publication

de la vie, et ce que contient pour elle l'écorce des mots.

24 % des jeunes Français se disent très heureux, et 61 % assez heureux.

Dans un pays de civilisation chrétienne, où le bonheur a eu longtemps mauvaise réputation — il l'a encore — et où l'on est enclin à le considérer comme une manifestation vulgaire, comme le signe d'une sorte d'épaisseur d'âme, ces chiffres sont éloquents.

Le goût du bonheur semble très vif parmi les Français de la Nouvelle Vague.

Ils ne le conçoivent pas à l'italienne, ce peuple qui ne souhaite pas trouver Dieu ailleurs que partout, le plus ignorant de l'angoisse métaphysique, le plus résolument tourné vers la terre, ce peuple qui vit dans un écrin de mer et qui n'a jamais fourni de marins.

Ils ne le conçoivent pas davantage à l'américaine, ce peuple qui a fait de Dieu un maître d'école et qui cherche une justification moralisante à ses comportements et à ses automobiles.

Les jeunes Français, accessibles aux plaisirs matériels dont ils ne se défendent pas d'user, et dont toute une classe est d'autant plus avide qu'elle en a été longtemps frustrée, restent spirituellement exigeants. Simplement, la liberté que ne guide pas le devoir n'est pas de tout repos.

« Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais », écrit un jeune homme.

Analysant les réactions de cette jeunesse sans dieux, Henri Lefebvre s'est demandé si une investigation plus approfondie de cette attitude ne finirait pas par « cerner une grande absence, un grand vide éthique, une conscience terriblement privée et abandonnée à soi ». Resterait à concevoir « ce qui pourrait émerger de ce vide éthique et ce qui pourrait le combler ».

La méfiance à l'égard de toutes les idéologies, le refus de changer de bibliothèque rose, cette grande volonté si fortement exprimée de ne plus être dupe aboutit à la recherche d'une morale personnelle qu'il leur faut, pour le moment, édifier dans la solitude.

Solitaires, garçons et filles de la Nouvelle Vague le sont jusqu'à la moelle des os. Seuls quelques « chrétiens de gauche », ardents à faire revivre une foi pure de toutes les compromissions bourgeoises et une Eglise dont le rôle

Extrait de la publication

ne serait plus de maintenir l'ordre au service des puissants, et quelques communistes qui tiennent pour des maladies infantiles les erreurs sanglantes dont leur idéologie porte la responsabilité, échappent à la solitude individuelle où la jeunesse se sent enfermée.

Lorsqu'une collectivité éclate, comme c'est, semble-t-il, le cas de la collectivité française, et ne voit plus le sens de son destin, il est sans doute normal que chacun de ses éléments tente de s'insérer dans une collectivité différente — celle des chrétiens, celle des communistes — ou plus étroite, celle que représente sa famille, son foyer.

Est-ce cela qui mérite le qualificatif d'égocentrique qui a été appliqué à ceux qui composent la Nouvelle Vague, avec tout ce qu'il contient de péjoratif ?

Encore que très imparfaitement instruite en matière de sociologie, et même ignorante, le transfert des concepts géométriques dans le domaine humain me paraît dangereux.

Que signifie d'ailleurs être égocentrique ? S'intéresser en premier lieu à soi ? A quelle époque les hommes se sont-ils intéressés à autre chose ? A quoi s'intéresse le héros, si ce n'est à lui ? Le saint, si ce n'est à lui ? A l'image qu'il se fait de lui, à l'action qui lui permet de réduire l'écart entre ce qu'il est et ce qu'il veut être jusqu'à trouver son unité intérieure ?

Et si l'homme préoccupé de préparer sur terre son salut éternel n'est pas égocentrique, alors, qui l'est ?

Quitte à paraître présomptueuse dans mes hypothèses — car il ne saurait être question de conclusions — je dirai que la Nouvelle Vague paraît tout au contraire plus consciente que la précédente d'appartenir à une collectivité, mais qu'elle pense cette collectivité plus en termes « d'humanité » que de « pays » ou de caste.

Elle est aussi, dans son ensemble, moins dogmatique, moins convaincue que la France est le centre du monde et que tout individu né hors de ses frontières est un animal auquel il manque quelque chose pour mériter le nom d'homme.

Peut-être la grande peur atomique a-t-elle accéléré sa perception de l'universel et modifié son approche des problèmes.

Mais l'humanité est bien vaste pour que l'on s'y sente au chaud. Et, pour beaucoup, l'existence dans les grandes

villes où la constellation du village disparaît en même temps que les clans locaux ajoute à sa solitude extérieure. Fini l'intérêt que l'on peut porter aux amours de la pharmacienne, aux prévarications du conseiller municipal, au nouveau chapeau de la notairesse...

Il serait d'ailleurs instructif d'étudier dans quelle mesure cet isolement de l'homme des villes a contribué à alimenter le goût qu'il affiche ou qu'il dissimule, mais qu'il éprouve, pour la vie privée des célébrités.

Les robes de la duchesse de Windsor remplacent-elles celles de la notairesse, les amours de Margaret d'Angleterre celles de la demoiselle du château, et celles de Brigitte Bardot les aventures de la femme du cantonnier ?

Le potin ne se transmet plus de bouche à bouche, mais de journal à lecteur. Il reste le lien avec « les autres ».

Quant à la solitude intérieure, c'est sur l'Amour que compte la Nouvelle Vague pour y échapper.

Comme ils ont le cœur frileux ! Vite, se marier. Vite, avoir des enfants. Vite, édifier sa niche.

L'Amour Fou, l'Amour-Passion, n'est pas celui qu'ils appellent de leurs vœux et auquel 48 % déclarent attacher « beaucoup d'importance ». A travers les réponses que ceux-ci ont formulées, c'est l'Amour-refuge qui semble visé.

« Sans l'amour de ma femme, je serais complètement perdu », dit un fonctionnaire de police de vingt-six ans, qui a « traîné aussi bien dans les rizières que dans les douars » et qui aurait tant voulu « être ingénieur ou n'importe quoi pour pouvoir créer quelque chose et le voir se réaliser. »

Ils sont, pour la plupart, à peine engagés dans le mariage. Et rien ne permet de dire si les 32 % qui accordent à l'amour « assez d'importance » et les 13 % qui lui attachent « peu d'importance », se recrutent parmi les hommes et les femmes édifiés sur les chances que possède un être humain, en jumelant deux solitudes pour une nuit ou pour une vie, de faire éclater le cercle où, seul, il est enfermé. Ou bien s'il s'agit de ceux qui ont trouvé ailleurs que dans le couple la brèche par où s'évader d'eux-mêmes, et le groupe auquel se solidariser.

La liberté des mœurs ? Quel âge ont donc ceux qui croient discerner chez les jeunes gens une dégradation de valeurs auxquelles eux-mêmes auraient été si scrupuleuse-

Extrait de la publication

ment attachés ? Quand 91 % des jeunes interrogés considèrent la fidélité comme essentielle et que 82 % ne font aucune différence entre celle que doit observer un homme et celle qu'il faut exiger d'une femme ?

Là aussi on ne peut émettre que des hypothèses. La mienne est que jamais tentatives plus sincères n'auront été faites par une génération pour édifier des unions solides et pures de concessions.

Seront-elles fructueuses ? Là aussi il leur faudra payer le prix de la liberté. Lorsqu'il est impossible de rompre, on recolle tant bien que mal, et c'est la pression de la société qui tient ensemble les débris d'un mariage.

Reste à savoir si cent couples mal unis et rongés par l'adultère valent mieux pour la société et la morale publique que cinquante solidement fondés.

Garçons et filles, là aussi, se méfient, commencent à apprendre qu'un couple partage moins de jours que de nuits et qu'il est bon de savoir avant le mariage, de quels malentendus risquent d'être tissées ces nuits.

Dans le prix attaché à la fidélité, peut-être faut-il également discerner un symptôme de l'angoisse généralisée devant la duperie, la mystification.

L'être humain, le compagnon, apparaît comme la dernière valeur sûre. Il s'agit, en tout cas, d'une valeur concrète et non d'un concept idéologique.

Là où la Nouvelle Vague semble en plein désarroi, c'est lorsqu'il s'agit de définir comment la cellule familiale s'intègre dans la société, ce qu'elle lui doit, ce qu'elle est en droit d'en exiger.

6 % seulement des jeunes gens interrogés ont déclaré qu'ils étaient prêts à mourir « pour la patrie ».

Pour épiloguer utilement, il aurait été intéressant de savoir ce qu'un sondage analogue eût donné en 1910, et dans quelle mesure les hommes d'autrefois eussent été spontanément disposés à offrir leur vie.

Nous ne le saurons jamais. Nous savons en revanche qu'engagée dans une guerre à laquelle elle est loin de donner son adhésion et dont les buts ne lui paraissent pas évidents, la jeunesse y va et qu'elle continuera d'y aller.

Qu'elle veuille ou non, dans le présent comme dans l'avenir, risquer sa vie, offre d'ailleurs, à certains égards, un intérêt relatif. On se chargera de la risquer pour elle.

Extrait de la publication

On sait aussi que, placé en situation de combat, l'homme retrouve des réflexes de défense et d'agressivité qui satisfont une part obscure de lui-même. La relation entre le plaisir de se servir d'une arme et la sexualité virile a déjà été observée. Elle pourrait en partie élucider la contradiction entre l'intérêt que les femmes portent au guerrier et l'horreur qu'elles vouent à la guerre.

Mais, de sang-froid, c'est un fait, le jeune Français n'a nulle envie d'aller se battre et tient la vie pour la valeur suprême.

42 % déclarent nettement que rien ne leur semble justifier de la mettre volontairement en péril.

41 % se disent capables de la risquer, à la condition que la fin vers laquelle ils tendent soit accessible, qu'elle n'implique pas de contradiction entre la pensée et l'action, c'est-à-dire entre leurs convictions et ce qu'on leur demanderait de faire, qu'ils se sentent, en un mot, efficaces et non précipités en un combat douteux, fût-il revêtu de l'apparence de la plus pure justice. Les virtualités d'abnégation demeurent. C'est l'horreur du faux sacrifice qui est générale.

Non seulement il ne semble y entrer aucune lâcheté, mais certains sont parfaitement conscients de l'endroit où se situerait le vrai courage — tout en avouant d'ailleurs qu'ils ne l'auraient pas : refuser tout risque consenti seulement pour ne pas apparaître comme un « dégonflé ».

De là à conclure que le patriotisme est une valeur périmée, il n'y a qu'un pas. Mais il faut bien de l'audace pour le franchir.

Il y a toujours eu des mots pour lesquels les hommes se sont fait tuer. « Indépendance » est aujourd'hui l'un de ces mots sorciers lorsqu'il est agité dans les nations dépendantes.

Personne n'a le droit d'avancer que la Nouvelle Vague, consultée, refuserait demain de risquer sa vie pour construire en France deux millions de logements, par exemple. Ou des écoles.

Simplement, aujourd'hui, nul ne se ressent « partie » de la France.

A de très rares exceptions près, les hommes qui détiennent les pouvoirs sont unanimement tenus pour incapables de dévouement au service de l'Etat.

Plus ils le prétendent, moins ils sont crus. D'eux aussi on attend des manifestations concrètes de ce dévouement, et non des formules abstraites.

Enfin, la relation qui existe entre « la politique » et le sort de chacun reste obscure.

Duperie, le droit de vote. Duperie, les promesses électorales. Duperie, le fonctionnement de la démocratie qui porte au pouvoir les défenseurs camouflés de tel ou tel groupe d'intérêts et qui l'interdit à ceux qui refusent l'obéissance. Ce n'est qu'un cri.

De ce que pourrait être, de ce que devrait être le fonctionnement d'une démocratie, ils n'ont réellement nulle lumière, en même temps que, de toutes leurs forces, ils réclament la conservation de cette liberté, fille de 1789, à laquelle ils se disent passionnément attachés, et dont ils sont si fiers de constater, nombreux (77 %) qu'elle reste leur privilège de Français.

Liberté de parler, liberté de penser, liberté de s'embrasser dans la rue, liberté de vivre en marge des règles de l'Eglise sans être pour autant marqué du signe d'infamie, liberté de les observer sans être persécuté.

Toutes ces libertés-là, qui ne sont pas LA liberté mais qui en font partie, qui peuvent seules neutraliser l'oppression de la publicité dans son sens le plus large et le plus étroit (qui oserait se prétendre « libre » aujourd'hui d'acheter un shampooing inconnu ?), toutes ces libertés, comment comptent-ils les conserver hors d'un système démocratique ? Ils n'en savent rien.

Et, d'ailleurs, que savent-ils ? L'âge du Président du Conseil, la couleur de ses cravates et le petit nom qu'il donne à sa femme dans l'intimité appartiennent à tout le monde. Mais pas les revenus que déclare le voisin et pas davantage la véritable situation économique de leur pays.

A l'égard de l'argent, c'est d'ailleurs la confusion qui règne, pour ne pas dire l'incohérence.

Il est presque toujours évoqué sur le mode passionnel. C'est l'Argent corrupteur, l'Argent avec lequel on achète des femmes, l'Argent pour lequel on fait tuer des hommes, l'Argent qui procure les honneurs, l'Argent qui rend respecté sinon respectable, l'Argent gagné à la sueur du front des autres. En un mot : l'Argent.

Extrait de la publication

En même temps, il est plus que jamais convoité.

Mais la relation qui existe entre l'Argent et le système économique dans lequel ils vivent semble échapper à la plupart des jeunes Français. Quant à la relation entre la situation économique du pays et leur situation particulière, entre la betterave et le logement, entre le coton et les écoles, entre l'achat d'armements et le prix de la viande ou de la journée d'hôpital, ils en sont aussi mal informés que les « parlementaires moyens » eux-mêmes, ce qui n'est pas peu dire.

Et si l'on pousse jusqu'à la relation qui existe entre la situation économique et la politique extérieure du pays, c'est l'abîme.

En revanche, chacun a pu voir et entendre dans le cinéma de son quartier ou de son village que « perdre l'Algérie serait réduire des millions de Français au chômage », proposition qui a laissé rêveur plus d'un économiste, fût-il le suppôt damné de la réaction.

L'ont-ils cru ? Apparemment non. Mais parce qu'ils ne croient rien.

Peut-on les informer, les mener jusqu'à ce point d'information où la passion, d'où qu'elle vienne, est tempérée par la compréhension des données d'un problème ?

Au cours de l'automne 1957, on a projeté en France un film américain intitulé « Douze Hommes en colère », qui démontre mieux qu'un long discours comment peut fonctionner une démocratie.

Douze hommes sont enfermés dans une pièce. Un inculpé attend leur verdict. Pour le déclarer coupable, ces douze hommes doivent être, aux termes de la loi, unanimes. Ils le sont. En leur âme et conscience, ils le sont. Moins un. Cet homme est gênant. Cet homme est absurde. Il bloque à lui seul un mécanisme qui paraissait prêt à jouer à la satisfaction générale. Il est seul contre onze. Comment peut-il espérer faire prévaloir ses doutes et retourner l'opinion des onze citoyens dont la conviction est faite ? Enfermé dans une pièce avec eux, sans autre arme que des mots, il y parvient.

C'est tout.

Le film ne conte pas l'histoire d'un homme exceptionnel qui sait bouleverser un auditoire parce qu'il parle bien, d'un « chef », mais l'histoire d'un auditoire qui se soustrait

Extrait de la publication

lentement à la passion, qui se dégage péniblement de ses préjugés, ces opinions reçues que l'on adopte faute d'avoir eu l'occasion ou le loisir ou l'entraînement nécessaire pour réfléchir et s'informer soi-même.

L'homme ne dit pas : « Je suis sûr que... » L'homme ne dit pas : « Vous êtes un sot ou un traître si vous ne pensez pas comme moi... » Sa propre conviction, il l'a fondée sur l'étude et la compréhension de faits. C'est de faits qu'il se servira à son tour pour convaincre. C'est l'accumulation patiente de faits patiemment décrits qui percera une à une les défenses élaborées par ses partenaires contre une vérité qui dérange leur quiétude. Il ne tonne pas, il ne méprise pas, il ne circonvient pas. Il ne soudoie ni ne corrompt ni n'intimide. Il informe.

Peu importe qui est cet homme. Il ne représente rien que lui-même. Il ne symbolise nullement une aristocratie — du sang, de l'argent ou de l'esprit — mieux qualifiée que la plèbe pour porter jugement sur une affaire compliquée. Il est un parmi les citoyens, mais un qui, sur cette affaire précise, a été en mesure de fournir un effort de réflexion supplémentaire. Peut-être parce que son esprit y est mieux entraîné, peut-être aussi parce que cette semaine-là il n'a pas été sollicité par des préoccupations personnelles qui l'auraient laissé moins disponible pour la recherche de la vérité.

Lorsqu'il la maîtrise, ou croit la maîtriser, seul contre onze, il lui reste à avoir le courage de se singulariser en l'exprimant. Etre différent, au sein d'une collectivité, c'est toujours être un peu suspect. C'est en tout cas être seul et avoir la force de supporter que l'on s'écarte de vous. C'est aussi ne pas en tirer orgueil et ne pas se montrer tel que les autres puisent dans leur humiliation la volonté de ne pas vous entendre.

Ce film était une grande leçon de tactique en même temps que d'optimisme.

« Corrigeons-nous de la démocratie », suppliait Renan, prêchant, en 1871, le rétablissement d'une monarchie parce que « il y a quelque chose que la démocratie ne fera jamais, c'est la guerre, j'entends la guerre savante comme la Prusse l'a inaugurée », et aussi parce que « la conscience d'une nation réside dans la partie éclairée d'une nation ».

Pour ce qui est de la guerre, l'Amérique lui a répondu.

Extrait de la publication

Parce qu'elle était informée, parce qu'elle savait pourquoi elle se battait, parce qu'il arrive un moment où « la partie éclairée d'une nation » est si vaste qu'en elle réside la conscience et que d'elle surgissent les hommes capables de lui donner plus de lumière, sans qu'ils soient pour autant désignés par décret, sans qu'ils détiennent pour autant quelque privilège.

Il est vrai que Renan ajoutait, amer et sans illusion sur l'avenir de ses suggestions : « De nos jours, — et cela rend la tâche des réformateurs difficile —, ce sont les peuples qui doivent comprendre. »

Et qui doit leur expliquer, sinon ceux qui font profession de les conduire ?

Si cela est impossible, alors, oui, « corrigeons-nous de la démocratie » et avec elle de la liberté. Mais si l'on veut conserver cette « liberté chérie », il reste une chance et elle s'appelle peut-être la Nouvelle Vague.

Elle dispose non seulement de puissants moyens d'information mais d'une lucidité toute fraîche pour démêler le mensonge de la vérité. Si la lucidité stérilise l'enthousiasme, alors tant pis pour l'enthousiasme qui n'était qu'aveuglement.

Elle dispose aussi d'instruments neufs pour mieux connaître l'homme, ses motivations, ses mécanismes depuis que Freud est venu « troubler le sommeil du monde ». Même si elle est encore loin de savoir et de pouvoir en user, elle sait qu'ils existent et pressent ce qu'ils peuvent lui apporter de force dans l'art de gouverner les rapports humains, entre individus, entre groupes, entre collectivités, entre peuples. Enfin, elle voyage...

Beaucoup ont voulu voir dans les résultats de l'enquête destinée à sonder son état d'esprit, des motifs de découragement, pour ne pas dire de consternation.

Quelle haute idée se font-ils donc des hommes d'antan et d'eux-mêmes ? Quels sont ces esprits étincelants, ces courages indomptables, ces désintéressements émouvants, ces altruismes, dont ils ont été témoins parmi les jeunes gens de leur génération, lorsque ceux-ci avaient entre vingt et trente ans ?

Et même, si par miracle, ils furent témoins de merveilles, au nom de quoi situerait-on la jeunesse française à l'intérieur du cercle étroit où s'agitent vingt personnes ? Chacun

Extrait de la publication

ne connaît guère, vraiment, plus de vingt personnes. Et encore, les connaît-on ?...

Il n'y a motif, dans ces résultats, ni à consternation, ni à optimisme. Seulement à réflexion et à hypothèses.

★

Pour en connaître l'exacte valeur, il me reste à préciser dans quelles conditions ce travail a été réalisé, et ce que contient ce livre.

Lorsque l'idée est née de mener une telle enquête, au cours d'un week-end pluvieux où nous étions quelques-uns réunis autour d'un feu de bois, nous avions décidé que nos investigations s'étendraient à une génération entière : ce sont les Français de vingt à quarante ans que nous souhaitions interroger. Peut-être parce que, ayant tous entre trente et quarante ans, nous ne nous sentions pas encore cependant tombés hors de la jeunesse.

Avions-nous tort ?

Le propre de l'état de jeunesse est de croire que la vie est courte et que la jeunesse est longue. Alors que la vie est longue et la jeunesse courte.

L'homme n'a qu'un printemps. La plupart d'entre nous — et en particulier les garçons — ne se voyaient nullement en leur été. Lorsque Gide écrivait : « Le sel de la mer ne perd point sa saveur mais mes lèvres sont déjà vieilles pour la sentir », il avait vingt-sept ans.

Où commence, où finit la jeunesse... Peut-être finit-elle le jour où, bien inséré dans l'ordre des choses, on renonce à le modifier, où, à l'âcre plaisir de défier les pouvoirs, se substitue la satisfaction de les apprivoiser.

Cet âge-là ne se mesure pas en chiffres, et nous nous sentions très loin d'y atteindre.

En travaillant à l'élaboration du questionnaire que nous voulions diffuser, nous fîmes cependant quelques découvertes. Chacun exhuma ce à quoi il avait pour toujours renoncé — devenir champion de tennis, pianiste virtuose, mathématicien, piloter un avion à réaction.

Vieillir, c'est choisir. Ou avoir été choisi. Nous nous étions, volontairement ou non, engagés dans des voies différentes, et si nous nous sentions tous encore capables de changer d'orientation, nous ne pouvions plus songer à

Extrait de la publication

rompre nos corps ou nos esprits à des disciplines aussi rudes.

Mais alors, on serait vieux à vingt ans ?

En ce sens, on est vieux à vingt ans.

Une première liste de cinquante questions, issue de longs débats, fut établie à partir de celle qu'un journal polonais avait dressée dans un but analogue.

Elle nous avait paru sommaire, et nous avions truffé notre propre liste de toutes sortes de questions dont la plus discutée fut la suivante :

— Quelle serait votre réaction si votre sœur épousait un Noir ?

Le débat violent qui nous opposa prouvait que la question était bonne, car elle n'était pas de celles qui entraînent une réponse clichée, mécanique, et contenue dans des mots qu'un trop long usage vide de leur sens.

Ainsi du mot Amour. « Est-ce que l'amour a de l'importance pour vous ? » était une question plate. Personne ne répond « Non ». Mais que met-on dans un « Oui », ou dans un « Assez », fût-ce dans un « Oui-Oui » ou un « Oh Oui » ?

Si beaucoup de réponses furent plus élaborées, elles empruntent quand même leur forme à tout un fonds de littérature, bonne ou mauvaise, et de chansons.

Nous ne saurons jamais, malheureusement, ce que les jeunes gens de la Nouvelle Vague pensent de cette situation : avoir un Nègre pour beau-frère.

La question fut jugée inopportune par les spécialistes de l'Institut Français d'Opinion Publique qui se chargèrent de la mise au point scientifique de notre enquête. Ce sont eux, également, qui rejetèrent hors de la Nouvelle Vague les plus de trente ans.

La raison invoquée était valable. Elle tenait en un mot : la guerre. Qui avait plus de treize ans en 1940, leur semblait chargé d'un passé qui ne portait pas d'ombre sur les moins de trente ans. D'où, une coupure franche dont il fallait tenir compte pour ne pas fausser les résultats globaux de la consultation.

A l'origine, nous ne comptions pas donner à cette enquête un caractère « national ». C'est à une consultation des lecteurs de *L'Express,* hebdomadaire qui jouit d'une assez vaste audience parmi les jeunes, que nous voulions procéder.

Extrait de la publication

Françoise Giroud

LA NOUVELLE VAGUE

Portraits de la Jeunesse

Dans les vitrines de la jeunesse tous les modèles sont exposés, de Françoise Sagan aux assassins du bois de Saint-Cloud en passant par Brigitte Bardot, l'aspirant Maillot et Maurice Audin.

Ceux qui se trouvent en vitrine traduisent toujours la vérité d'un groupe, mais d'un groupe seulement qui ne saurait incarner plus que le groupe voisin le visage d'une génération.

Derrière, il y a les réserves de la nation, les stocks. 8 millions de Français nés après 1927 et avant 1939. Chacun d'eux ne représente rien ou pas grand-chose. Un électeur en puissance. Une voix. Une femme, un homme, "ce miracle sans importance". Rien. Pourtant, ensemble, ils composent "la jeunesse", la Nouvelle Vague qui va construire ou détruire l'avenir, susciter ou refuser des chefs dignes ou indignes, transformer ou perpétuer la société. Rien ne se fera sans elle, rien ne se fera contre elle.

Que veut-elle? De quelle force morale dispose-t-elle pour y atteindre? De quelles passions est-elle animée? Et d'abord a-t-elle des passions ou souffre-t-elle, au contraire, d'en être démunie? Est-elle engagée? Dans quoi? Disponible? Pourquoi? Quel est le point de sonorité où vibrera ce tambour?

A ces questions, chacun a une réponse prête selon qu'il entend flatter la jeunesse ou se consoler de n'en plus faire partie, l'annexer ou se donner la commodité de la mépriser.

Pour la première fois, la parole a été donnée aux jeunes gens eux-mêmes grâce à une enquête diffusée dans tous les milieux, à travers tout le territoire.

Ce que ce livre vous apporte, ce sont les confidences parfois chuchotées, parfois hurlées de milliers de jeunes femmes et de jeunes hommes qui racontent leur vie quotidienne et qui ont librement exprimé leurs espoirs et leurs désespoirs.

Réunis, présentés et commentés par Françoise Giroud, ces récits composent une série de portraits où la jeunesse française contemporaine se peint dans toute sa vérité.

Document humain d'une valeur exceptionnelle, cet ouvrage constitue également la première tentative faite scientifiquement en France pour cerner la physionomie d'une génération.

•

Françoise Giroud, née à Genève, n'appartient plus à "la Nouvelle Vague" puisqu'elle a un fils de 17 ans. - Journaliste de père en fille, elle a déjà publié deux livres dans la collection "L'Air du Temps" : "*Françoise Giroud vous présente le Tout-Paris*" et "*Nouveaux portraits*" - Elle dirige, depuis 1953, l'hebdomadaire *l'Express*.

850 fr. + T. L.

Extrait de la publication